

LE TEMPS

SUPPLÉMENT
CULTURE & SOCIÉTÉ

SAMEDI 1^{er} SEPTEMBRE 2018
N° 1055

WEEK-END



HONORÉ FACE À SES IDOLES

THÉÂTRE Le cinéaste admiré des «Chansons d'amour» met en scène, à Vidy-Lausanne, six figures capitales dans sa formation.

●●● PAGES 20-21

ISÉBASTIEN AGNETTI POUR LE TEMPS

(IN)CULTURE

Qui est in, qui est culte

► Les journalistes musicaux, peut-être plus encore que les autres, ont leurs tics langagiers. Que celui qui n'a jamais parlé du grand retour d'un «groupe culte» me jette la première Stratocaster. En dix-huit ans de carrière, je préfère ne pas savoir combien de fois j'ai cédé à cette facilité afin de souligner à quel point je jugeais tel ou tel artiste d'une importance supérieure.

Alors que ce samedi, le festival Nox Orae reçoit faUST au jardin Roussy de La Tour-de-Peilz, je me pose cette question: c'est quoi, dans le fond, un groupe culte? Au moment de finaliser une interview de Jean-Hervé Péron, figure centrale de ce groupe qui a participé dès la fin des années 1960 au renouveau de la scène rock allemande, je me suis demandé si l'appellation «culte» était de circonstance. Du coup, j'ai empoigné ce bon vieux Petit Robert. Lequel me dit qu'il s'agit d'une apposition, à savoir un terme venant en qualifier un autre. Un groupe culte le serait donc parce qu'il «fait l'objet d'une admiration fanatique de la part d'une catégorie de la population».

Merci pour l'éclaircissement: il suffirait ainsi qu'un artiste soit fanatiquement adoré par ses fans – ce qui est le propre des fans – pour qu'il soit culte. Selon l'ami Robert, Céline Dion et Zaz le seraient tout autant que Miles Davis ou David Bowie... Vous ne m'entendez pas, mais je ris très fort. Cela me rappelle que le Venoge Festival accueillait il y a peu Stars 80 – «une tournée culte», comme j'ai pu le lire ici ou là. Au-delà du fait que le concert fut apparemment catastrophique d'un point de vue technique, cette tournée repose plus sur une nostalgie teintée de deuxième degré que sur une véritable admiration pour des «stars» ayant pour la plupart commis un seul tube.

Et si vous ne le saviez pas, Rick Astley a sorti en juillet son huitième album. Si, si, le mec à mèche qui chantait *Never Gonna Give You Up* en 1987. La renaissance d'un chanteur culte? Non, juste une tentative de come-back. Puisque le Robert ne m'a pas aidé, je me suis plongé dans le Larousse, qui, lui, me dit que cette apposition désigne quelque chose «qui suscite l'enthousiasme d'un public généralement restreint». Chouette, si vous me lisez, c'est donc peut-être parce que cette chronique est culte. Là, c'est à vous de rire.

Plus sérieusement, j'en suis arrivé à la conclusion que pour qu'un groupe devienne culte, il ne doit pas seulement être in; il doit surtout avoir eu une importance historique ou sociale, au-delà de son succès intrinsèque. Et j'ai tranché: faUST, pour être une des cinq formations à avoir inventé ce que les médias britanniques ont baptisé le krautrock, est culte. ■

PAR STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo



LA BALADE DE PASSENGER

Le «songwriter» britannique publie son dixième album, qui emprunte aux paysages états-uniens et à l'americana. Tout en restant fidèle à son univers apaisant et rêveur.

● PAGE 23

LE PLAISIR FÉMININ QUESTIONNÉ

Lancé il y a deux semaines par une jeune journaliste, un compte Instagram consacré à l'orgasme des femmes compte près de 90000 abonnés.

● PAGE 25

CHRISTINE ANGOT, À VOIX NUE

Dans «Un tournant de la vie», la romancière et chroniqueuse continue le récit sans fard de sa vie. Elle se raconte ici en femme déchirée entre deux hommes.

● PAGE 27

SUR LES PAS D'ALBERT COSSERY

Pour la série Mentor, Marc Agron fait le portrait de l'écrivain égyptien, amoureux de Paris et de la flânerie, qui avait fait du français sa langue d'écriture.

● PAGE 33

«LE SIDA A FAUCHÉ MES IDOLES ET J'ÉTAIS INCONSOLABLE»

PAR ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmdff

Le Français Christophe Honoré salue ses parrains imaginaires, Hervé Guibert, Jacques Demy & Cie dans «Les idoles», l'événement de la rentrée au Théâtre de Vidy, à Lausanne dès le 13 septembre. Le cinéaste de «Chansons d'amour» dévoile cette fraternité de l'ombre

► Une part de sa vie. Leurs élans comme un talisman. *Les idoles*, au Théâtre de Vidy dès le 13 septembre, ça pourrait être ça. Le cinéaste Christophe Honoré, 48 ans, salue ses frères de l'ombre. Ceux que l'auteur et metteur en scène aurait bien voulu connaître quand il avait 20 ans. Des aînés orgueilleux qui se méfiaient des tribus. Des radieux qui rêvaient comme ils écrivaient: à pas de loup, avec l'élégance de l'épéiste, sans demander leur reste, fauves selon les nuits, crus, mais avec allure, quand il s'agissait de lâcher la bride.

Ceux-là ont été les idoles d'une génération qui voulait penser et aimer les bottes en dehors des étriers. Le sida les a détruits, un à un, comme des milliers d'autres. Leurs noms et états de service? Serge Daney et ses chroniques cinéma dans *Libération*; Jean-Luc Lagarce et son théâtre au bord des larmes; Bernard-Marie Koltès et ses équipées lyriques sur les docks; Hervé Guibert et ses récits à tombeau ouvert; Cyril Collard et ses *Nuits fauves*; Jacques Demy et ses films qui rendaient la peau douce. Ils ne se connaissaient pas vraiment. Ils font désormais chambre commune. Christophe Honoré, le cinéaste des *Bien-aimés*, est leur hôte.

Quand est né ce désir d'«Idoles»? Après *Nouveau roman*, le spectacle que j'ai consacré en 2012 au groupe formé de Robert Pinget, Claude Simon, Nathalie Sarraute autour des Editions de Minuit, j'ai imaginé une pièce sur les artistes qui ont compté pour moi quand j'avais une vingtaine d'années. Il se trouve que tous sont morts du sida avant que j'aie pu les rencontrer. J'avais ce projet en tête quand une partie de la France est descendue dans la rue pour conspuer la loi sur le mariage pour tous. Comme homosexuel, j'ai été blessé par cette homophobie violente. Et j'ai pensé qu'en tant qu'artiste j'avais ma part de responsabilité dans cette éruption de haine. J'avais cru que la perception de l'homosexualité était une chose entendue, apaisée, réconciliée. Je m'étais trompé.

«Les idoles» constitue donc une réponse? Il y avait pour moi urgence de répondre à ce genre d'expression populaire. J'ai commencé par un livre, *Ton père* (Mercure de France), récit où je prends la parole comme homosexuel et père d'une petite fille – elle a 13 ans aujourd'hui. Cette figure pose problème à beaucoup de gens. J'ai écrit et tourné ensuite *Plaire, aimer et courir vite*, une fiction à partir de mes souvenirs d'étudiant à Rennes. L'histoire d'un amour entre un jeune homme et un artiste parisien séropositif. *Les idoles*, c'est le troisième acte.

Pourquoi Daney, Demy, Collard, Guibert, etc.? J'étais étudiant, je voulais écrire, faire du théâtre, réaliser des films et ils étaient mes idoles. Non pas des pères, mais des frères aînés. Ils sont tous morts, les uns après les autres. De ce vide, je ne me suis jamais consolé. C'est le sujet du spectacle: cet amour balayé par une maladie qui pour certains était honteuse. On ne mesure pas combien l'héritage de ces artistes est trouble: il s'est fait sur la peine et l'absence, sur l'impossibilité de communiquer avec eux.

Ils n'avaient rien en commun pourtant, si ce n'est l'homosexualité et la maladie, ce qui est énorme... Ils ne forment



pas un groupe. Et rien que cela raconte quelque chose sur les années 1980-1990, quelque chose dont j'hérite: la disparition des écoles, littéraires, cinématographiques... J'avoue que j'ai du mal à me résoudre à cette idée-là.

Cette réunion d'outre-tombe est un coup de force amoureux. Comment la rendre brûlante? Il faut que les liens imaginaires que nous tissons apparaissent nécessaires. Cela suppose un gros travail de documentation sur la vie et les œuvres, puis de transmission de ce matériau aux acteurs. On invente en connaissance de cause, mais on ne fait pas un biopic. Pour que ça soit clair, j'ai demandé à une comédienne, Marina Foïs, de jouer Guibert. Les Jacques Demy & Cie qu'on découvre sont des figures rêvées, construites sur des bases solides. Il revient aux comédiens de les faire exister au présent.

Le sida dans les années 1990 présente le visage romantique de Cyril Collard, le cinéaste des «Nuits fauves». Ce cliché n'a-t-il pas été dévastateur? Oui. Cyril Collard a eu droit à sa couverture dans *Paris Match*. Après sa mort, alors qu'il venait d'obtenir plusieurs Césars, il titre «Cyril Collard, le James Dean français», comme si le sida pouvait avoir la même valeur symbolique qu'un accident de voiture. L'idée de l'injustice d'une jeunesse foudroyée en plein vol venait recouvrir la réalité du sida, de la déchéance physique. Comme s'il y avait une fatalité. Aujourd'hui, cette vision romantique est évidemment dépassée, mais quand on lit Guibert, Lagarce et Daney, on a l'impression qu'ils l'ont intégrée. Ils ont ce fatalisme de penser qu'ils ne pouvaient échapper au virus et qu'il fallait bien qu'ils soient punis de l'hédonisme sexuel des années 1980. Il fallait passer à la caisse, écrivait Daney. Pour nous qui avions 20 ans en 1990, c'était impensable.

Le sida est pourtant un spectre pour vous aussi... Les campagnes de prévention étaient massives, ça a été notre chance. Je me suis protégé de la maladie, parce que la peur était là. On peinait à cette époque à admettre que le sida n'était pas la destinée écrite de tout homosexuel hédoniste. Notre pièce essaie d'interroger cette culpabilité.

Christophe Honoré:
«Jacques Demy a été ma première idole. J'avais 13 ans et j'ai découvert son film «Lola». J'ai décidé alors qu'il serait mon parrain imaginaire, que je serais cinéaste comme lui.»
(SÉBASTIEN AGNETTI POUR LE TEMPS)



Dans une gare souterraine, conçue par le décorateur Alban Ho Van, six acteurs répètent un formidable dialogue imaginaire. Hervé Guibert, Jacques Demy, Bernard-Marie Koltès, Jean-Luc Lagarce, Cyril Collard et Serge Daney ne se fréquentaient pas. Les voilà sommés de cohabiter sur ces Champs-Élysées oniriques. (JEAN-LOUIS FERNANDEZ)

«Je voudrais qu'il y ait sur scène
une part sensuelle et heureuse de danse»



Comment expliquer que Jacques Demy n'ait jamais parlé de son homosexualité ni de sa séropositivité? Tous les artistes n'ont pas répondu de la même manière. Guibert a fait de cette maladie la révélation de son talent, comme si ce moment permettait à son écriture, à sa pensée, d'atteindre leur sommet. Chez Daney, on trouve cette même idée d'une urgence provoquée par la maladie: il écrit alors ses plus beaux textes. Demy, lui, est dans le silence, le déni. Dans notre pièce, ses camarades le lui reprochent, ce qui lui permet de se justifier. Le politiquement correct d'aujourd'hui imposerait à ces artistes de dire la vérité, d'être militant. Lui obéit à d'autres considérations. Il y a d'ailleurs un point commun entre ces six figures: elles ne sont pas descendues dans l'arène pour dénoncer le scandale d'un virus qui touchait des populations d'exclus.

Qu'est-ce que la direction d'acteurs a de spécifique au théâtre? Au cinéma, vous construisez l'acteur, il est sous votre regard et on projette déjà ce qu'on va garder de lui au montage. Vous pouvez concevoir un personnage très intéressant à partir d'un mauvais jeu. Au théâtre, c'est impossible. La réussite du spectacle repose sur le talent du comédien. Mon travail consiste à faire en sorte qu'il n'ait plus besoin de moi. Je choisis des interprètes capables de proposer beaucoup de choses pendant les répétitions, des interprètes-metteurs en scène en quelque sorte.

Qu'avez-vous envie de transmettre? Je voudrais qu'à la sortie les gens ressentent un manque. J'ai découvert récemment une coutume malgache: dans certains endroits, les habitants déterrent les morts après quelques années. Ils les recouvrent d'un nouveau linceul, fêtent en grand nombre ce retour à la lumière, boivent, mangent, puis dansent avec les défunts avant de les ré-enterrer. Ils appellent ce rituel le retournement des morts. C'est ce que je fais. Le spectacle inclut une part cruelle de profanation, mais aussi, j'espère, une part sensuelle et heureuse de danse. Après, c'est promis, on les laissera tranquille. J'espère que les spectateurs auront le sentiment d'avoir assisté au retournement des morts.

Qui a été votre première idole? Jacques Demy. Parce que j'étais Breton comme lui. Je quittais mon hameau

l'été pour séjourner chez ma grand-mère à Nantes et c'est là que j'ai découvert, à 13, 14 ans, *Lola*. J'en suis tombé fou amoureux. Je passais mes après-midi à essayer de retrouver les lieux où Demy avait tourné. Mon désir de cinéma s'est cristallisé là. J'ai décidé que Demy serait mon parrain imaginaire, que je ferais comme lui.

Pourquoi lui? Il ne filmait pas les hommes de la même manière que Truffaut ou Godard, que je découvrais aussi. Cette reconnaissance d'un érotisme et d'une tendresse homosexuels m'a attaché à lui.

Parlez-nous de votre chambre d'adolescent... C'était une chambre de lotissement, au milieu d'espaces verts, avec une gendarmerie toute proche. Elle était encombrée de livres, de photos que je prenais ou que je découpa dans des revues. Je me souviens très bien du jour où j'ai dépunaisé le poster du film *Birdy* d'Alan Parker. Quand j'ai commencé à lire les *Cahiers du cinéma*, j'ai compris que je n'avais pas le droit d'aimer Parker. J'avais surtout une vidéothèque très organisée près de mon lit. Et un magnétoscope. J'enregistrais tout, Demy, Bresson, Max Ophuls, Chabrol, Resnais...

L'auteur qui compte alors? Marguerite Duras. J'avais emprunté à la bibliothèque *Hiroshima mon amour*, parce que j'avais entendu parler du film de Resnais. Duras m'a tellement marqué que je m'arrangeais toujours pour glisser dans mes rédactions une de ses phrases. J'ai découvert Guibert grâce à Duras, parce qu'il était lui aussi édité par Minuit.

Vous sentez-vous plutôt cinéaste, écrivain ou metteur en scène? Je me sens plus cinéaste que metteur en scène, parce que j'ai commencé par cela. Je serai toujours considéré par les purs du théâtre comme un étranger. Mais je suis convaincu que l'impureté a à voir avec le contemporain. Le cinéma a été réinventé par des écrivains qui se sont mis à tourner. Regardez les films de Cocteau, Guitry, Duras: on a l'impression que leurs films sont fabriqués dans une autre pellicule. Alors a-t-on besoin de cinéastes au théâtre? L'image vidéo a envahi les scènes, dans ces films qu'on prétend fabriquer en direct. Je n'ai pas envie de faire ce cinéma au théâtre. Je préfère la sensualité d'une présence, le trouble d'une parole.

Et si on vous projetait, vous, dans un spectacle, ce serait avec quels artistes? Mais je n'ai aucune envie d'être réuni à qui que ce soit! J'ai un rapport contrarié au collectif, comme beaucoup d'artistes. La solitude me pèse, mais il suffirait qu'on me propose de rejoindre un mouvement pour que je me sente nié. Il n'empêche que j'aurais bien aimé émerger en tribu. Je n'ai pas connu cela. Et c'est pour cela que je fais du théâtre, parce qu'il me permet de travailler en bande. J'aime ça, l'affection d'une troupe. Le cinéaste, lui, est seul, sur son plateau de tournage. Alors pour répondre à votre question, si je devais figurer sur une scène avec d'autres créateurs, ce serait avec le plasticien Claude Lévêque, le cinéaste Gaël Morel, les écrivains François Bégaudeau, Rachid O. et Christine Angot, dont le travail me nourrit énormément.

Le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez? *Franny et Zoë* de J. D. Salinger. C'est une nouvelle d'une telle délicatesse, d'un tel humour, d'une telle élégance que vous n'avez qu'une envie: la partager.

«Les idoles», Lausanne, Théâtre de Vidy, du 13 au 22 septembre, www.vidy.ch

Lecture brunch autour des «Idoles», La Bâtie, Versoix, La Colombière, di 2 septembre à 11h, www.batie.ch

Saint Honoré au travail

La tendresse du hérisson. Cet après-midi de juillet dans la nuit de la salle, Christophe Honoré laisse la bride à ses six acteurs. Ils répètent une séquence intitulée «L'ordre des morts». Cyril Collard roule des mécaniques en tête à claques désarmante, le critique Serge Daney se pince devant tant d'enfantillages, Jacques Demy joué par la comédienne Marlène Saldana a des vapeurs sous une drôle de carcasse. Les interprètes tricotent à vue des dialogues drôles et graves, histoire de construire le cercle d'une fraternité imaginaire. Ils ont un canevas et ils improvisent dessus.

«OK, on revient à table, interrompt Christophe Honoré, avec l'autorité flegmatique d'un grand frère. Ce qu'on vise, c'est de s'adresser à un public qui ne connaît pas ces artistes ni cette époque.» Cette séquence-là est l'équivalent d'un brouillon pour l'écrivain. L'auteur et metteur en scène tâtonne encore. C'est la méthode qui veut ça, celle qu'il avait utilisée avec bonheur pour son spectacle *Nouveau roman*.

La genèse? En amont, il s'est immergé dans les films, les journaux intimes, les articles de ses idoles. Toute une bibliothèque à portée de main des acteurs, dans la salle de répétition. Avec son dramaturge Timothée Picard, il a transmis la matière à ses interprètes. Infusion douce. Il a écrit ensuite un premier synopsis, à partir duquel ils inventent non pas des personnages, mais des présences. Ces propositions nourrissent à leur tour Christophe Honoré, qui écrira dans la nuit des dialogues. Pas encore le livret définitif qu'il peaufine ces jours, mais une base solide.

Les idoles sortent ainsi des limbes, à petits pas. On demande au débotté à Christophe Honoré quelle est celle qu'il voudrait rencontrer à l'instant. Il répond Jean-Luc Lagarce, l'auteur vénéré de *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*. «Quand on lit son journal, on est frappé par sa gentillesse, son élégance, sa douceur.» Dans la chambre noire de ses idolâtries, Honoré professe justement cela: un art doux de guider la troupe. Appelons ça l'affection. ■